

Far From Heaven
... Et toujours aussi proche de l'enfer
Loin du paradis, États-Unis 2002, 107 minutes

Maurice Elia

Number 223, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59205ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (2003). Review of [Far From Heaven : ... Et toujours aussi proche de l'enfer / *Loin du paradis*, États-Unis 2002, 107 minutes]. *Séquences*, (223), 45–45.

FAR FROM HEAVEN

... Et toujours aussi proche de l'enfer

Avec **Far From Heaven**, Todd Haynes a dû bien s'amuser. On imagine qu'au tout début, il a été intéressé à faire l'illustration pure et simple de la petite bourgeoisie américaine des années 50, donner l'image d'une société où tout se tait mais tout se sait. Par la suite, l'aspect pastiche a pris la relève, d'abord avec le scénario et son déroulement, feutré et presque prévisible, puis avec les différentes facettes propres à la production des films de



L'univers parfait d'une vie privée qui s'écroule

l'époque : costumes, musique, décors, lumières, façon de s'exprimer, manière de filmer... Enfin, Haynes a dû se rendre compte que le plagiat d'un certain cinéma, cette imitation de **Imitation of Life**, se mettait à dépasser, presque inconsciemment, la simple parodie : les situations, les personnages, les faits pouvaient, par extension, refléter notre époque même, que tout dans cette histoire pouvait trouver son pendant dans le monde contemporain, l'hypocrisie sociale en tête.

Le mariage de Cathy et Frank est dépourvu de contacts sexuels, et lorsque Cathy découvre Frank en train d'embrasser un homme dans son bureau, elle fera appel à un conseiller, leur médecin de famille, pour soigner Frank de sa *malheureuse habitude*. Frank promet de *faire son possible* pour attaquer de front sa *maladie*. Tous ces italiques disparaissent cependant lorsque Cathy se voit entraîner dans une relation amicale, honnête, véritable, avec Raymond, son jardinier noir. La « consommation » de leur amour naissant ne se lit que dans le geste de Raymond passant son pouce au centre d'une rose. Tout cela met la société bien pensante de Hartford (Connecticut) en ébullition. Déjà, pour toutes ces dames, la présence de Raymond avec sa fille dans un musée d'un blanc immaculé constitue un extraordinaire sujet de conversation lors des thés-et-gâteaux autour desquels elles se réunissent très élégamment – ce qui leur semble soudain bien plus intéressant que de parler jusqu'à l'écoeurement de tous ces hommes qui veulent avoir des rapports sexuels avec leurs femmes plus d'une fois par semaine. Cathy essaiera de ressusciter sa conjugalité lors d'un voyage de fin d'année à Miami, mais rien n'y fait : un beau jeune homme attire l'attention de Frank... Todd Haynes décrit, semble-t-il avec

humour, ces familles où les enfants sont admonestés pour un simple « Jeez ! », où des femmes dressées sur talons hauts viennent livrer de l'argenterie pour les besoins de la soirée de leurs amies. Mais les fêlures de cette société sont également examinées, et l'humour disparaît quand par exemple le cinéaste n'hésite pas à montrer des petits garçons lancer des pierres en direction d'une petite fille uniquement parce qu'elle est noire. Ceci n'est pas **Pleasantville**. Une drôle d'époque certes, mais pas nécessairement drôle.

Les personnages joués par Julianne Moore et Dennis Quaid ressemblent à s'y méprendre à ceux qu'incarneraient jadis Rock Hudson, Lana Turner, Dorothy Malone ou Robert Stack. Ils se meuvent dans des décors similaires et l'on s'aperçoit que la photographie est copiée sur celle des films de l'époque. Dans une scène mémorable (qui installera pendant deux longues minutes un sourire de connaisseur sur le visage des cinéphiles), les dames exhibent leurs toilettes abricot, mandarine et pêche sur fond automnal. (La scène fait même penser à la teinte qu'ont peut-être prise les films mal conservés des années 50). Et Haynes, qui aurait certainement engagé Frank Skinner (auteur de plus de cinq cents musiques de films dont **Written on the Wind**, **The Tarnished Angels**, **Madame X**, **Midnight Lace**) s'il était encore de ce monde, a fait appel à Elmer Bernstein (81 ans en avril prochain) pour ponctuer son film des accents lancinants qui sévissaient dans les productions Universal de l'ère de Douglas Sirk. Remarquez que le compositeur n'a jamais cessé d'être actif au cinéma depuis le début des années 50, mais sa présence au générique donne à **Far From Heaven** une touche millésimée.

Le monde a-t-il vraiment changé ? Lorsque l'univers parfait d'une vie privée s'écroule, l'homme ne se résout-il pas toujours à s'en sortir par les moyens les plus abjects ? Qu'en est-il aujourd'hui du racisme, de l'homosexualité ? Les mouvements d'hostilité, violents ou pas, contre certains groupes sociaux (vivants dans le secret et/ou montrés du doigt) ont-ils diminué depuis ladite apaisante époque ?

Vers la fin de **Far From Heaven**, Cathy s'inscrit à la NAACP (l'association nationale pour l'avancement des gens de couleur) et laisse croire à Raymond qui s'en va pour échapper à l'enfer qu'elle va peut-être le rejoindre. Triste paradis en perspective pour des amoureux qui seront plus que jamais, dans les décennies subséquentes, seuls au monde.

Maurice Elia

■ Loin du paradis

États-Unis 2002, 107 minutes – Réal. : Todd Haynes – Scén. : Todd Haynes – Photo : Edward Lachman – Mont. : James Lyons – Son : Patrick Winters – Mus. : Elmer Bernstein – Déc. : Peter Rogness – Cost. : Sandy Powell – Int. : Julianne Moore (Cathy Whitaker), Dennis Quaid (Frank Whitaker), Dennis Haysbert (Raymond Deagan), Patricia Clarkson (Eleanor Fine), Viola Davis (Sybil), James Rebhorn (le docteur Bowman), Celia Weston (Mona Lauder), Ryan Ward (David Whitaker), Lindsay Andretta (Janice Whitaker) – Prod. : Jody Patton, Christine Vachon – Dist. : Alliance.